

Grand Fossé (Roche, VD, affluent du Grand canal). *Zanichellia Elodea canadensis* ! Dans les ports du Bouveret et de Saint-Gingolph je n'ai observé que *M. spicatum*; *M. verticillatum* a aussi été signalé. *palustris* ! *Callitriche stagnatilis* !

Canal des Nangettes, VD, (affluent du Grand Canal). *Potamogeton densus* ! *Callitriche stagnatilis* !

Eau-Froide (Villeneuve). *Hippuris vulgaris* ! *Myriophyllum verticillatum* ! *Elodea canadensis* ! *Potamogeton nodosus* ! *Sparganium ramosum* ! *Potamogeton pectinatus* ! *Ranunculus trichophyllus* !

Grand Canal, VD (Saint-Triphon-Léman). *Sium erectum* ! très abondant et dominant sur tout le parcours. Plus près du lac: *Hippuris vulgaris* ! *Potamogeton nodosus* ! *Nasturtium officinale* ! *Veronica anagallis-aquatica* ! *Callitriche stagnatilis* ! et tout près de l'embouchure *Ranunculus sceleratus* !

Vieux Rhône et étang du Vieux Rhône, VD. *Potamogeton lucens* !

Ceratophyllum submersum ! seule station restante de toute la plaine du Rhône. *Myriophyllum verticillatum* ! *Nuphar luteum* ! seule station de la plaine du Rhône, *Nymphaea alba* !

A signaler aussi un grand marécage à *Typha* et *Juncus* près du Rhône à Bex au terminus de la voie ferrée des raffineries.

COUTUMES ET CROYANCES DE NENDAZ

par Rose-Claire Schüle

Peut-on parler encore, de nos jours, d'un folklore nendard ? La question mérite d'être posée parce que nous assistons actuellement à un nivellement très marqué des traditions valaisannes, voire des traditions de la Suisse romande. En effet, sous nos yeux, certaines traditions s'implantent en Valais venant d'autres cantons suisses, de France ou d'Allemagne, si ce n'est d'Amérique. Les cartes folkloriques de l'Europe occidentale toute entière prennent un aspect de plus en plus uniforme: le lapin de Pâques, saint Nicolas, la Fête des mères, la cigogne porteuse des nouveaux-nés recouvrent et éliminent les coutumes et les croyances autochtones.

La grande commune de Nendaz, qui s'est ouverte au tourisme tout récemment, a su garder sa personnalité folklorique bien longtemps. Certes, comme presque toutes les localités valaisannes, elle a abandonné le costume qui n'est plus l'habit de tous les jours ni même l'habit de toutes les fêtes. Mais le costume n'est pas à lui seul synonyme de folklore. Il faut penser aux coutumes dont on peut, grâce aux souvenirs des personnes âgées, retrouver la vie qui les animait au début de ce siècle. On a l'impression qu'à ce moment-là le folklore de Nendaz avait encore un caractère bien personnel; cela ne signifie pas que tel ou tel trait ne se retrouve pas ailleurs en Valais, mais les usages et les coutumes formaient encore un tout bien cohérent, ils étaient l'expression d'une manière traditionnelle de penser et d'agir.

Si je propose au lecteur un voyage à travers l'année du Nendard, ce n'est pas pour me contenter d'évoquer les coutumes d'autrefois. La recherche folklorique travaille aujourd'hui avec des critères non moins rigoureux et exacts que ceux du botaniste ou du géologue. Toute trouvaille, toute constatation n'a de valeur que si elle est bien localisée, bien datée et située dans le milieu auquel elle appartient. Chaque coutume a un point de départ ou de déclin, une vie dans un milieu donné. En abordant avec ce soin de la précision l'étude du folklore nendard au cours de ces dernières cinquante années, nous décelons les lignes de forces qui le déterminent aujourd'hui et nous entrevoyons ce que sera le folklore de Nendaz de demain.

Commençons notre pérégrination avec le début de l'Avent, début de l'année liturgique; cette date correspond mieux à l'esprit religieux du Nendard que le début de l'année laïque. En effet, naguère encore, la vie du Nendard était toute imprégnée d'une profonde religiosité et ce sont les coutumes religieuses auxquelles il est resté le plus attaché. Jadis l'Avent n'avait pas de coutumes spéciales, mais comme l'on vivait avec la liturgie, on ne voyait plus que des foulards violets ou noirs et l'on observait un temps d'abstinence. Inconnus, hier comme aujourd'hui, les calendriers d'Avent des enfants.

Après 1916—18, les mineurs de la commune commencèrent à fêter la Sainte-Barbe. En 1912, il y eut la grande explosion du *Croui fo*, c'est-à-dire dans la mine d'anthracite de Haute-Nendaz. Aucun mineur ne fut blessé ni tué; en signe de reconnaissance, une messe en l'honneur de sainte Barbe fut fondée et depuis les mineurs assistent à la messe en la chapelle de Saint-Sébastien, le 4 décembre, ensuite ils tirent quelques coups de fusils et se retrouvent au café.

Deux jours plus tard, voici la Saint-Nicolas. Ouvrons à ce propos l'Atlas de Folklore suisse*: la carte 151 nous montre que, exception faite de Sion et Sierre, le Valais romand ignore, tout comme Vaud et Genève, ce personnage. Tous nos témoins nendards le confirment: personnage inconnu. Les instituteurs et institutrices l'ont vu, il est vrai, accompagné d'un Père Fouettard, à l'Ecole normale, mais non au village. En 1964 pourtant, un saint Nicolas, vêtu de rouge à la manière d'un Père Noël, descendit d'un hélicoptère à Nendaz pour apporter des cadeaux aux enfants pauvres. En 1965, il ne revint pas. Je me suis fait dire, sans avoir pu contrôler cette information qu'il avait été envoyé par un grand magasin de Sion.

L'Immaculée Conception, fête relativement récente, ne donne lieu à aucune manifestation folklorique. Comme c'est une fête chômée en Valais, mais jour ouvrable en pays de Vaud, beaucoup de ménagères aisées en profitent pour faire leurs emplettes de Noël à Aigle, à Vevey ou à Lausanne, car aujourd'hui la vague des cadeaux qui submergent le fond religieux de la fête de Noël a atteint le dernier des villages de notre commune.

Comment fêtait-on Noël jadis? Au siècle dernier, deux ou trois jours avant Noël, une grande troupe de mendiants et de pauvres envahissait notre commune. Les familles qui avaient eu un décès au courant de l'année préparaient l'avant-veille de Noël une *mourna* ou «donne»: du pain blanc, si la fortune le permettait, du fromage, parfois du jambon, du vin ou de la «goutte». Certaines familles faisaient aussi une «donne» en accomplissement d'un vœu ou par simple charité chrétienne. N'oublions pas que dans le Valais pauvre de ces temps-là, Nendaz, le grenier à blé de Sion, était une région relativement riche. Comme lors des enterrements, certaines familles préparaient une soupe aux fèves et au gruau. Pour héberger les pauvres, on étendait de la paille dans un raccard ou sur le sol de la chambre commune, on ouvrait les étables. Les pauvres venaient, s'agenouillaient pour prier un Pater devant la porte de la maison. On les faisait entrer, on les nourrissait. Le soir, ces pauvres priaient avec la famille un ou plusieurs rosaires pour les défunts de la famille. Ils avaient tous un sac qu'on remplissait pour autant que les moyens ne manquaient pas. Après le statut de l'heimatlosat, les pauvres se firent rares; pour finir, on n'en vit plus monter à Nendaz. Le geste hospitalier toutefois ne

* *Atlas de Folklore suisse*, publié par la Société suisse des Traditions populaires, Bâle 1950 et suiv. Ont paru jusqu'à ce jour: 190 cartes (sur 250 cartes projetées) et 1 100 pages de commentaires.

disparut pas entièrement. Bien des familles pieuses d'aujourd'hui, surtout après un deuil, remettent discrètement ou même anonymement, la veille de Noël, des cadeaux de nourriture à de pauvres combourgeois.

La veille de Noël avant de partir pour la messe de minuit, on balayait soigneusement la chambre, on couvrait la table d'une nappe blanche ou, à défaut, d'un drap, puis on y disposait les «aumônes blanches»: du pain, de la farine, du sel, parfois du fromage et de la crème, ainsi qu'un lumignon allumé, ceci originairement à l'intention des pauvres âmes. Plus tard, des familles «éclairées» ne pouvant plus admettre que les âmes des défunts, libres dans la nuit de Noël, puissent venir se chauffer et se nourrir autour de la table familiale, expliquèrent que les aliments qu'elles continuaient à disposer sur la table seraient bénis par le son des cloches de la messe de minuit. On gardait les aliments pour les pauvres et les malades et on réservait le sel «béné» au bétail. A ma connaissance, un dernier ménage a fait les «aumônes blanches» en 1952. Depuis, la coutume semble s'être éteinte — tout au plus, à la Noël de 1965, a-t-on vu plusieurs ménages laisser brûler la lumière dans la chambre de ménage pendant toute la nuit, vraisemblablement sans en connaître le pourquoi.

Jadis tous les Nendards se rendaient à l'église paroissiale à la messe de minuit, portant flambeaux ou falots, priant chemin faisant. Des villages supérieurs, personne n'aurait osé descendre à Basse-Nendaz en luge ou en traineau: ne disait-on pas aux enfants qu'un petit chien noir (le diable en personne) se mettrait à courir devant la luge sacrilège pour l'entraîner avec ses occupants jusqu'au Rhône?

Qu'en est-il de l'arbre de Noël? Je ne pense pas qu'il y ait actuellement à Nendaz une famille avec des enfants n'ayant pas son arbre de Noël rutilant et brillant de toutes ses bougies allumées. Au début du siècle, l'arbre de Noël était encore inconnu. Un habitant du hameau Cerisier qui avait vécu à l'étranger, possédait une crèche que tous les enfants du village allaient voir; plus tard, il l'entoura de branches de sapins. Vers 1920, une sage-femme rapporta de Genève, où elle avait suivi un cours, la coutume de faire un arbre de Noël. Quelques familles isolées l'imitèrent: peu de paccotilles, des bougies que souvent on n'allumait pas par crainte de l'incendie et parce qu'ainsi on pouvait les réutiliser indéfiniment. Plusieurs familles eurent de petites crèches de papier ou de carton. A l'église aussi, il y eut une crèche; il y en a une aussi de nos jours, avec quelques sapins verts, non décorés. Vers 1947, les arbres de Noël n'étaient pas encore entrés dans toutes les familles. Depuis 1952, depuis que Haute-Nendaz a un cimetière, des branches de sapin et des

bougies (non allumées), voire des boules de verroterie ornent les tombes d'enfants et d'adultes pour la Noël.

En 1929, l'école ménagère de Nendaz ouvrit ses portes. Les religieuses enseignèrent à leurs élèves à faire des pâtisseries en forme de bûches de Noël. A notre connaissance, la coutume d'une vraie bûche de bois qu'on brûle en temps de Noël, n'a jamais existé en Valais. La pâtisserie qui en est l'imitation, est un exemple typique d'une coutume étrangère, implantée en Valais par l'école, puis propagée par le commerce. Aujourd'hui en effet, des bûches de Noël se vendent dans toutes les boulangeries et dans les grands magasins; mais dans nos régions, cette coutume est vide de sens.

Le réveillon à la française supprime peu à peu l'ancienne coutume des châtaignes cuites (ou «brisolées») et du vin chaud de Noël.

Si les religieuses ont introduit une nouvelle coutume de Noël, c'est le clergé qui actuellement s'efforce d'en consolider une ancienne. En effet, les autorités religieuses combattent le personnage du Père Noël — personnage européen et américain, se confondant parfois avec saint Nicolas — qui risque de prendre la place du Poupon Jésus et d'en effacer la signification religieuse. En Valais, on conseille aujourd'hui aux parents de dire aux enfants d'où viennent les cadeaux de Noël, qu'on les fait en commémoration de la naissance de Jésus. Dans l'idée des enfants, le «Poupon Jésus» a toujours été le porteur de ces cadeaux. Il était invincible, tandis que le Père Noël, de rouge vêtu, commercialisé, se matérialise dans chaque grand magasin, dans les nombreuses annonces des journaux et catalogues. Je ne sais si dans le folklore de demain il descendra d'hélicoptère à Nendaz, comme saint Nicolas... c'est fort probable.

La Saint-Sylvestre et le Nouvel An n'ont pas de vieilles traditions; les bals sont récents. Le 1er janvier toutefois, après la grande messe, au fur et à mesure que les gens sortent de l'église, de petits groupes se forment, encombrant bientôt tout le parvis. Tout le monde se donne la main, tous s'embrassent, trois fois comme le veut la coutume, sur une joue, sur l'autre, pour revenir à la première. Il est vrai qu'on n'embrasse que les parents, mais comme tous sont un peu parents, toute l'assemblée y passe. Les garçons et les jeunes gens embrassent leurs aînés, le parrain, les oncles, le grand-père et naturellement toutes les cousines. Les femmes s'embrassent jusqu'au dernier degré de la parenté. La vieille formule de souhaits: «Bonjour, bonne année, longue vie et le paradis à la fin» a disparu; on n'entend que *Bondzo bonan*. Les enfants qui jadis avaient transformé la formule traditionnelle en: «Bonjour, bon an, donne-moi un franc» semblent eux-aussi l'avoir oubliée. Les souhaits et baisers dis-

tribués, l'assemblée se dissout peu à peu; les groupes, formés, défaits et reformés au gré des rencontres et de la parenté, s'éparpillent. Les femmes, les filles et les enfants se hâtent vers la maison; les hommes se dirigent vers les cafés, plus tard eux aussi rentrent pour le repas d'un dimanche ordinaire.

A peine une semaine plus tard, nous voici à la fête des Trois Rois: à Nendaz, aucune coutume générale ne marque cette journée. Il y a bien quelques réunions d'élèves autour d'un pain de fête, d'une couronne ou d'une torche contenant une fève et offert par un instituteur, mais le gâteau des Rois n'a pas encore pris pied dans les familles.

Le souvenir même de la signification des douze nuits qui s'achèvent aux Rois a disparu. Les douze nuits entre Noël et l'Épiphanie permettaient jadis de deviner heurs et malheurs, temps et tempêtes des douze mois à venir. On disposait à cet effet douze «coupettes» d'oignon sur la table de la cuisine, on les remplissait de sel et on en observait la liquéfaction plus ou moins complète pour en tirer des prédictions sur l'avenir. Aujourd'hui, à Haute-Nendaz, cette époque de l'année est le moment où la saison d'hiver bat son plein, où le village est envahi par les étrangers qui veulent s'amuser. La période entre Noël et l'Épiphanie n'a plus qu'une signification commerciale et touristique.

Jadis, l'Épiphanie ouvrait la porte au Carnaval. A partir de cette date, les *poute camintran*, jeunes gens et célibataires masqués, allaient le soir de veillée en veillée, généralement en groupes de huit à douze. Comme il était encore de coutume, après la dernière guerre, de n'aller courtoiser les filles que le dimanche, mardi, jeudi et samedi, de même les masques de Carnaval ne circulaient ni lundi ni mercredi ni vendredi. Pendant les premières semaines de Carnaval, on ne voyait sortir que quelques jeunes gens, puis le nombre des masques augmentait pour atteindre le maximum entre le jeudi gras et le mardi gras. Ils portaient de vieux haillons, surtout des peaux de moutons ou de chèvres, de vieilles couvertures de peaux, sur le visage un masque acheté. Au siècle dernier, on aimait couvrir ces haillons d'une multitude de bûchettes ou de coquilles d'escargot. Tous étaient munis de clochettes, de sonnettes, de grelots ou de crécelles, pour faire le plus de bruit possible. En faisaient partie les célibataires hommes de tout âge; il était fort rare en revanche et mal vu qu'un homme marié ou une fille ose s'y mêler. Les *poute camintran* frappaient aux portes. Admis à l'intérieur, ils dansaient, le plus souvent entre eux, aux sons d'une musique à bouche. Ils menaient du vin qu'ils buvaient à l'aide d'une paille ou en se cachant dans un coin. On n'aimait pas enlever les «fausses figures» (sorte de loup en

étouffe) ou les masques. Ces derniers étaient achetés en ville; on ne se souvient pas d'avoir eu de masques en bois. L'anonymat devait absolument être gardé. La voix était contrefaite, rarement en fausset, généralement en nasillant. Les saucisses et le fromage qu'on donnait de plus ou moins bonne grâce aux masqués étaient emportés pour être mangés à loisir. Bien entendu, les groupes choisissaient les maisons où il y avait de jolies filles, ou des veillées réputées, ou encore du bon vin. Dans les années des élections, ils sévissaient chez les candidats qui n'osaient pas se montrer avarés. A l'aide de clifloires remplies d'eau, ils arrosaient ceux et surtout celles qui ne faisaient qu'entr'ouvrir leur porte. Chaque groupe avait un long bâton muni d'un écouvillon au bout; on s'en servait pour noircir les filles ou femmes qui ne se seraient montrées qu'à la fenêtre. Le mardi gras, les masques circulaient aussi de jour, choisissant alors des costumes traditionnels, de «beaux masques» comme on disait: le vieux et la vieille, le gendarme, le monsieur et la demoiselle. Depuis la dernière guerre, les *poute camintran* ont disparu, le mardi gras est devenu l'apanage des enfants qui circulent accoutrés de méchants costumes criards; les cow-boys sont fort en vogue, qui jettent ci et là quelques poignées de confetti. Peut-être que demain, comme à Crans, ce sera l'Ecole de ski qui deviendra porteuse de la tradition, en organisant des descentes à ski en costume de Carnaval...

Revenons au mois de janvier. Le 20, voici la Saint-Sébastien. Dans les documents d'archives, nous voyons que, pendant tout le XIX^e siècle, les habitants non-bourgeois de Nendaz devaient, ce jour-là, payer une redevance et offrir du vin aux conseillers communaux. Pour les conseillers, c'était le jour de la «ribote du conseil», repas arrosé du vin des non-bourgeois. Cette pratique a disparu pendant la guerre de 1914—18. A Basse-Nendaz, où une chapelle est dédiée à saint Sébastien, il y avait bal. Les jeunes gens de tous les villages de la commune y accouraient. N'avaient-ils pas une fort belle excuse: danser le jour de la Saint-Sébastien préservait de la pleurésie! Dans toute la commune, on ne touchait ce jour-là ni aiguille ni autre objet pointu, par dévotion au saint martyrisé à coups de flèches. Les bals ont disparus comme la ribote.

Au début de février se situent deux fêtes qui ne sont plus chômées depuis longtemps et qui, en outre, perdent chaque année de leur popularité. Est-ce parce qu'on ne croit plus aux dictons météorologiques depuis que la radio diffuse quotidiennement les prévisions du temps, que la Chandeleur ne compte plus guère dans l'année des Nendards? On attribuait pourtant une grande importance au temps qu'il faisait ce jour-là. Si la Chandeleur était belle, il fallait craindre un retour de l'hiver; si

elle était hivernale, le printemps était proche; expérience exprimée de manière bien pittoresque par ce dicton (en patois): «Si l'ours se réveille à la Chandeleur, il sort de sa tanière; si le soleil réchauffe son poil, il retourne vite se recoucher; si il fait froid, il s'apprête à abrégér son sommeil». Une procession avait lieu à la Chandeleur, ainsi qu'une bénédiction de chandelles qu'on tenait à pouvoir allumer près des mourants.

Trois jours plus tard, c'est la Sainte-Agathe. Le jour de cette protectrice du bétail avait également une grande importance dans le calendrier paysan. Le 5 février étant considéré comme le milieu de l'hiver, le paysan soucieux du bien-être de son bétail se devait d'avoir encore à cette date la moitié de ses provisions de foin et de paille. Le dicton dit: *Chint Adyèta, mi fin mi palèta*. La coutume de faire bénir du fil ce jour-là est inconnue chez nous (elle joue un rôle important dans les légendes des Bagnards). Dans la commune de Nendaz, on se rendait à Beuson pour y faire bénir du pain, du sel et jadis, à l'insu du prêtre qui condamnait cette pratique superstitieuse, même des galets sortis de la Printse. Sel et pain bénis étaient administrés au bétail malade et il en était de même pour les galets réduits en poudre. Il convient de noter que parmi les grands saints protecteurs du bétail: saint Antoine, saint Bernard, saint Guérin, saint Grat et sainte Agathe, cette dernière a beaucoup perdu de sa popularité, de même que saint Bernard. Je ne crois pas que des Nendards portent encore des béliers au Grand-Saint-Bernard comme ce fut le cas avant 1939. Aujourd'hui, pour le bétail, on va généralement à Longeborgne implorer saint Antoine.

Force nous est de revenir au Carnaval, en particulier au mardi gras qu'on appelait «la veille des Cendres». On pensait déjà au carême débutant le lendemain. C'était le jour du dernier repas de viande avant les quarante jours de privations. Toutes les ménagères préparaient un beau morceau de lard cuit avec des choux, de la viande séchée en bouillon ou même un dernier bout de viande fraîche. Au siècle dernier et jusque vers 1939, la plupart des cuisines avaient encore un âtre au feu ouvert sous la grande cheminée d'où pendait la crémaillère avec la marmite d'airain. Les cuisines n'avaient pas de fenêtres, mais une porte coupée horizontalement faisant office de porte de maison et de fenêtre. Il était facile de s'introduire dans ces cuisines au vantail toujours ouvert et tel était bien le but des jeunes gens le jour du mardi gras. Voler la marmite pleine de viande était la plus belle farce qu'on pût imaginer. Inutile de dire que toutes les ménagères, jusqu'à la servante

du curé, faisaient bonne garde. Inutile aussi de dire que les ruses des *camintran* étaient innombrables, allant du cochon lâché dans la nature à la chèvre taquinée qui par son bêlement lamentable attirait la ménagère hors de la cuisine. La marmite volée subissait un sort différent suivant les cas. Lorsqu'on avait réussi à voler la marmite d'une famille où la fille fréquentait à l'insu de ses parents, la marmite se retrouvait comme par enchantement accrochée à la crémaillère des parents de l'amoureux et vice versa. La marmite d'une vieille fille réputée un peu sorcière trônait dans la cuisine du plus superstitieux et plus peureux des vieux garçons. Le contenu de la marmite d'un avare finissait dans la marmite d'un pauvre. La grande partie des marmites, il est vrai, étaient vidées de leur contenu alléchant par les jeunes gens eux-mêmes, qui les suspendaient ensuite bien en vue à quelque arbre ou à la fontaine afin que les légitimes propriétaires fussent aussi l'objet de mille moqueries. N'oublions pas que le bon vieux temps et ses coutumes n'avaient pas que du bon. En fait, tout ne finissait pas toujours bien. Le voleur attrapé avait un mauvais moment à passer. Si le voleur restait inconnu, la famille lésée avait quelques soupçons; mainte rancune assouvie momentanément par le rapt d'une marmite engendrait ainsi de nouvelles inimitiés.

Le mercredi des Cendres est le début du carême. Jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, il était observé très strictement; on ne mangeait ni viande ni graisse animale. Polenta ou pommes de terre étaient le mets quotidien, accompagné de harengs saurs, seul poisson connu alors. Bien des familles restreignaient aussi la consommation du beurre et du fromage. Aujourd'hui le carême est encore, comme ailleurs, le temps où on se prive de douceurs, où on ne fume pas.

Le dimanche des Rameaux était la première petite lumière dans la période sombre du carême. Déjà avant 1914, certaines familles consumaient de la viande ce jour-là. Le samedi précédent, les enfants allaient chercher des rameaux de genévrier qu'il plantaient dans une belle pomme ou qu'ils ornaient de plusieurs pommes rouges conservées précieusement dans ce but. Cette année (1966) nous n'avons plus vu aucune pomme, ni à l'église de Basse-Nendaz ni à Haute-Nendaz. Chaque famille porte un rameau bénit à la maison où il trouve place derrière le crucifix. Un bout de ce rameau est aussi planté sur bien des tombes. Jadis on brûlait le rameau bénit pour faire des fumigations lors de maladies de gens ou de bêtes, surtout contre «le mal donné», c'est-à-dire une maladie à qui on attribuait une origine surnaturelle.

La dernière semaine du carême, la semaine sainte, est encore aujourd'hui le temps des grands nettoyages. Les premiers services de voirie organisés dans les villages de la commune ne fonctionnaient que la semaine sainte. Le vendredi saint et le samedi saint n'offrent aucune coutume particulière non liturgique.

Pâques, la grande fête religieuse, a un folklore étonnamment pauvre. Les deux fanfares jouent sur la place de l'église de Basse-Nendaz, puis dans les autres villages (coutume pratiquée également dans bien d'autres communes valaisannes). Parfois on étrennait de nouveaux habits. Jadis on se réjouissait de manger à nouveau de la viande; c'est tout: il n'y a aucun mets caractéristique de Pâques. Oeufs et lapins de Pâques sont d'apparition toute récente. C'est le commerce qui les a introduits. Les produits de confiserie et les œufs teints sont maintenant bien en vue dans les devantures des magasins — une nouvelle habitude prend pied. Inutile de dire qu'elle n'est, pour le moment, liée à aucune manifestation telle que course aux œufs, rouler ou toquer les œufs, et qu'on ne connaît aucune légende du lapin ou lièvre de Pâques.

Le premier avril nous mène au domaine des farces. Les poissons d'avril sont connus de mémoire d'homme, mais ils n'ont jamais dépassé la sphère des écoliers et n'ont guère pris d'ampleur.

Les saints de glace ont perdu beaucoup de leur importance. On ne se rappelle même plus très bien leurs dates et leurs noms: on ne parle plus des «fêtes froides» et il est actuellement presque impossible de savoir si il s'agit de la Saint-Georges, de la Saint-Marc et du jour de l'Invention de la Croix, anciennes dates valaisannes, ou bien la Saint-Pancrace, de la Saint-Boniface et de la Sainte-Sophie, jours des saints de glace de l'Europe septentrionale et centrale, ou encore des saints Médard et Barnabé.

Les fiches d'enquête du Glossaire romand*, établies au début de ce siècle, nous attestent pour Nendaz le souvenir des fêtes de mai qui ont existé jusque vers 1870. Le 1er mai, fête des saints Philippe et Jacques, jeunes gens et jeunes filles de Haute-Nendaz montaient aux alpages (si la saison le permettait) ou aux mayens, pour danser, faire des jeux et se couronner de fleurs. Aujourd'hui le souvenir même de la fête est perdu, mais elle est attestée pour d'autres localités valaisannes.

L'Ascension, la Pentecôte et la Fête-Dieu sont des fêtes purement religieuses. La Fête-Dieu est célébrée par une grande procession, mais

* *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Neuchâtel 1924 et suiv. Ont paru tomes I-IV (lettres A-C), comprenant quelque 2 900 pages grand format. Matériaux inédits (lettres D-Z) au Bureau du Glossaire romand, 51, Maupas, Lausanne.

qui n'a ni l'ampleur ni le pittoresque de celles qui font le renom touristique de Kippel ou de Savièse par exemple. Elle ne donne pas lieu non plus à une « mise du gonfanon » comme dans certaines localités bas-valaisannes. La procession à Nendaz était certainement plus impressionnante quand les différentes confréries portaient encore qui le voile blanc, qui l'habit de pénitent à cagoule. Mais, de mémoire d'homme, elle n'a jamais marqué la vie communautaire de Nendaz : ces fêtes religieuses n'ont pas de prolongement folklorique, il n'y a pas d'autres manifestations que celles prévues par l'Eglise.

Il en est tout autrement des fêtes suivantes. Fêtes semi-religieuses ou purement laïques, elles agrémentaient la vie au cours de l'été, faite de labeur. Elles avaient l'avantage de ne pas être chômée, c'est dire que chacun pouvait y participer selon son gré et parfois à côté de son travail. Reportons-nous vingt ou trente ans en arrière, au moment où les villages de la commune étaient encore de vrais villages paysans fiers d'un beau cheptel de vaches*. Jadis, après Pâques, ces villages se vidaient de leur population : on montait aux mayens avec le bétail pour y attendre la saison d'alpage. Les écoles avaient fermé leurs portes. La montée à l'alpage se situe aux alentours de la Saint-Jean, la date pouvant varier suivant la croissance de l'herbe. Le bétail une fois parti pour l'alpage, avant de redescendre au village faire les foin, jeunes et enfants fêtaient le solstice d'été par les feux de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre ; souvent il y avait des feux aux deux dates. L'avant-veille de la fête, les enfants cherchaient du bois mort et ils l'entassaient savamment autour d'un sapin sec ou d'une perche. Au fond, ils mettaient une bonne quantité de résine, au sommet, des branchages verts destinés à produire beaucoup de fumée. Chaque mayen avait son feu qu'on allumait aussitôt le crépuscule venu, anciennement dès qu'on apercevait les premiers feux de la région de Loèche. On dansait et on s'amusait autour des feux et les jeunes filles parties « aux effeuilles » dans le vignoble vaudois s'arrangeaient pour rentrer au plus tard pour les feux de la veille de la Saint-Pierre. Peu à peu, au début de ce siècle, les habitants de plusieurs mayens se sont groupés pour faire ces feux. Il y en eut moins. Ils devinrent parfois plus solennel : on demandait à une personne âgée, parfois à Monsieur le curé de les allumer. Puis, il y eut moins de gens qui montèrent aux mayens. Il y eut alors quelques feux autour des villages. Depuis trois ans, quand de Crans nous dénombrons 30 à 40 feux dans

* Je me suis laissé dire que dans un village de la commune il y a actuellement plus de postes de télévision que de vaches.

les mayens d'Ayent, Nendaz reste désespérément sombre. Il n'y a plus de feux de la Saint-Jean ou de la Saint-Pierre, une coutume vient de mourir.

Revenons maintenant à la montée à l'alpage. Le matin de ce grand jour, on étrille et on brosse bien les vaches. On leur frotte le cou avec de l'ache (*Levisticum officinale*) qui a été bénie le jour de la Saint-Jean avec d'autres plantes. On fixe parfois un brin d'ache au collier qui porte la belle cloche, car la plante préserve les vaches des serpents et des piqûres des bêtes venimeuses. Certains propriétaires glissaient dans la fermeture du collier un brin d'argousier, remède souverain contre la sorcellerie (je ne crois pas que cela se pratique encore de nos jours, tandis que bien des familles continuent à frotter leurs bêtes d'ache). Puis commence la montée à l'alpage, qui n'est pas une petite affaire. Il faut surveiller les vaches qui sont d'humeur vagabonde et batailleuse. Les troupeaux ne doivent pas se mélanger. A l'alpage, il faut surveiller son bétail jusqu'à deux heures, moment attendu avec grande impatience. A cette heure-là, le premier vacher de l'alpage prend le troupeau sous sa responsabilité. Il le conduit sur la place de lutte où se pressent déjà les propriétaires et amateurs de reines. Après quelques escarmouches commencent les luttes sérieuses, celles des reines que leurs propriétaires ont préparées, gavées, soignées: pour ne pas les fatiguer, on les a fait monter lentement à l'alpage; elles ont reçu une friandise, du pain arrosé d'eau-de-vie ou une autre gâterie secrète. Les luttes finales peuvent durer des heures sans que les spectateurs perdent patience. La vache victorieuse sera la «reine à corne» de l'alpage, la «maître» comme on dit à Nendaz. C'est elle qui mène le troupeau, qui choisit les meilleures touffes d'herbe, et surtout c'est elle qui apporte à son propriétaire la gloire, une gloire jadis pas trop éphémère; des années plus tard, on entendait encore dire: «C'était l'année où Faronde à Julien était «maître» de Tortin...». On disait aussi qu'avoir la reine, c'était gagner les élections; aussi fallait-il entendre les encouragements que les adversaires politiques d'un détenteur de reine prodiguaient à toute vache osant affronter la reine... Après la lutte les bouteilles circulaient et la discussion continuait. Qu'en est-il aujourd'hui? Nendaz a suivi l'évolution générale du Valais romand. Lorsqu'en 1944 le gouvernement valaisan interdit les «reines» (la Suisse avait besoin de lait et les reines qu'on prépare n'en ont point), une vague de protestation déferla le long du Rhône et — rien ne changea, sauf que les combats de reines commencèrent à se commercialiser. Ce qui était un besoin hiérarchique du bétail, encouragé il est vrai par les hommes,

devint spectacle et source de revenu. Différentes localités et diverses sociétés commencèrent à organiser des matchs de reines, d'abord avant la saison d'alpage, plus tard un peu à n'importe quel moment de l'année. Les reines d'alpage furent transportées en plaine et purent se mesurer entre elles: il y eut des reines cantonales. Le 7 mai 1959, le match de reines de Fully a attiré 6500 spectateurs payants; les comptes rendus des journaux nous montrèrent des vaches munies de grands numéros blancs et ils nous parlèrent de passes et de luttes dans le plus pur style tauromachique. Et Nendaz? Aujourd'hui il y a moins de vaches que naguère, mais peut-être plus de reines! Et qui n'a pas lu dans nos journaux que les Nendards ont sorti leurs reines en pleine nuit de février 1966 pour les premières luttes? Le dimanche des Rameaux, on nous a parlé d'un match de reines qui serait organisé au profit de la reconstruction de l'église. La recrudescence de la fièvre aphteuse défendant tout match de reines a mis le deuil au cœur des aficionados. Voilà l'exemple caractéristique d'une tradition locale devenue entreprise commerciale et touristique. Pour les montées aux alpages de la commune de Nendaz, un service de cars est régulièrement organisé pour transporter les spectateurs.

Il y a trente à trente-cinq ans, une nouvelle fête se préparait ensuite à l'alpage. A cette époque-là on ne pesait pas le lait de chaque traite, mais pour déterminer la quote-part de chaque alpageur, on procédait trois fois par saison à la «mesure» du lait. Le premier jour de mesure, huit jours environ après l'inalpe, était l'occasion d'une véritable fête. Si le contrôle du lait incombait aux mesureurs de chaque consortage d'alpage, la traite incombait aux propriétaires. La veille, ceux-ci montaient à l'alpage, souvent accompagnés de leurs fils et filles. Munis de provisions et de boissons pour le personnel de l'alpage, ils montaient par petits groupes. Le soir, avant de chercher le repos sous un abri de fortune, la veillée se prolongait autour de grands feux. Le lendemain matin, après une messe célébrée à la chapelle de Saint-Barthélemy, tous se retrouvaient sur la place de mesure pour la traite et le mesurage. Puis, pendant que le fromager commençait son travail, Monsieur le curé bénissait le troupeau. Sur de petits feux mijotait le mets de fête traditionnel: le riz au lait avec sucre et cannelle. Puis lorsque le fromager sortait la pâte fraîche de la chaudière, il la mettait dans les cercles, il la pressait quelques instants, puis il répartissait ce fromage frais entre les alpageurs qui s'en régalaient. Les bouteilles circulaient, les rires fusaient jusque tard dans l'après-midi, moment où il fallait descendre au village.

Les deux autres «jours de mesure» avaient lieu sans l'assistance des propriétaires et ne donnaient pas lieu à des réjouissances spéciales.

Du 1er août, peu de choses à dire. Feu, fanfare, discours, pétards comme cela se fait un peu aujourd'hui — la fête de demain sera certainement agrémentée de feux d'artifices, à l'instar des autres stations touristiques. La célébration du 1er août par des feux ne date que de 1891. Autrefois à Nendaz, ce jour n'était que la fête Saint Pierre aux Liens. C'est cette date qu'on choisissait pour mettre rats et souris «aux liens»; il suffisait à cet effet d'enfermer un crapaud dans la cave ou d'enterrer un crapaud sous le seuil de l'étable.

Le 15 août, fête de l'Assomption, est caractérisé aujourd'hui par les kermesses qui s'organisent dans de nombreux villages valaisans au profit de l'église ou d'une chapelle. Il en est de même à Nendaz; mais on y mange encore les traditionnelles merveilles, et ceux qui ont des droits d'alpage se délectent du fromage frais réparti aux ayants droit le jour de la Saint-Laurent. Comme à Carnaval, les hommes célibataires faisaient le 15 août, jusque vers 1940, une quête libre et arbitraire. Ils allaient de maison en maison mendier les merveilles que les ménagères étaient en train de confectionner. Des clifoires remplies d'eau servaient de nouveaux à arroser les récalcitrantes. Des imprudents ayant provoqué des accidents (en arrosant la marmite pleine de graisse bouillante) ainsi que les restrictions de la guerre causèrent la disparition de la quête des merveilles; aujourd'hui on ne *dzeuffe plu è bouniè* = on n'arrose plus les beignets. En général, les jeunes gens étaient bien reçus, on leur offrait un verre et leur hotte se remplissait, car ils mangaient les merveilles en commun après la quête, en veillée.

L'été tire à sa fin. Le jour de la Saint-Barthélemy, les alpages reçoivent une foule inaccoutumée de visiteurs. Le matin il y a une messe à la chapelle de Saint-Barthélemy, à Cleuson. Des cars amènent beaucoup de monde (5 cars en 1966), car si aujourd'hui encore les pèlerins sont nombreux, rares sont ceux qui montent à pied, sans mot dire, pour accomplir un vœu ou pour obtenir une grâce. Saint Barthélemy n'étant pas seulement protecteur du bétail mais aussi le saint qu'on implore pour la parole, pour la guérison du bégaiement et la facilité de l'éloquence, beaucoup de mères y conduisent leurs enfants. Après la messe où les maîtres-fromagers des alpages apportent chacun un fromage pour le clergé, la plupart des pèlerins vont communier. Puis les ecclésiastiques présents font la raclette avec les maîtres-fromagers et les pèlerins pique-niquent dans les alentours. Beaucoup de familles font

également la raclette. Ensuite, la plupart des adultes font une visite à leur bétail, dans les différents alpages.

Peu après, suivant la saison, le bétail redescend de l'alpage, sans rubans ni fleurs ni autre coutume spéciale. Voici l'automne avec les deux fêtes de la paroisse de Nendaz, la Saint-Michel, fête du patron de Haute-Nendaz, et la Saint-Léger, fête du patron de la paroisse. Ce sont les dimanches (les fêtes sont reportées au dimanche suivant depuis 1911) choisis par les employés d'alpage pour faire une raclette («la ribote») avec le fromage qu'on leur a réservé lors du partage du produit d'alpage. Ce sont aussi ces dimanches-là que préfèrent les classes d'âge, les contemporains, pour leur sortie.

La Toussaint est teintée de mélancolie, c'est le jour des morts. Jadis on sonnait les cloches toute la nuit; on ne sortait guère, car on pensait que cette nuit-là les revenants étaient nombreux, les pénitents dans les glaciers pouvant eux aussi descendre vers le son des cloches et la chaleur des vivants. Les familles faisaient la raclette sur l'âtre, on priait pour les défunts et on parlait de ceux qui n'étaient plus. Aujourd'hui il n'y a plus ni sonnerie des cloches ni âtre ouvert. La raclette a été remplacée par la fondue et les châtaignes «brisolées», mais les familles continuent à prier pour leurs défunts.

Quand ils n'allaient à l'école qu'en hiver, les enfants étrennaient à la Toussaint des habits neufs ou une nouvelle paire de socques. C'est que la rentrée des classes était fixée au lendemain.

Nous voici arrivé à la fin de notre année folklorique. Pourquoi avoir choisi cette tranche des traditions? N'aurais-je pas pu tout aussi bien vous mener le long d'une vie, du berceau à la tombe: ou vous conduire le long des champs et des prés, dans les raccards, le long des coutumes du travail? ou au royaume des contes et des superstitions? ou encore à la recherche du folklore des pierres, des plantes et des animaux, de la médecine populaire? Du berceau à la tombe, les coutumes autochtones se sont amincies à tel point qu'elles ne forment plus qu'une ombre à peine perceptible sous la couche des coutumes modernes uniformisées. Fini le temps des belles mariées en costume, enrubannées, couronnées du chapelet, juchées sur un mulet — ce printemps, pour la première fois, deux Nendettes de Haute-Nendaz se sont mariées en blanc. Fini le temps des enterrements où le Nendard, verre à la main près du cercueil, prenait congé du défunt avant de l'accompagner à sa dernière demeure — aujourd'hui ce sont les pompes funèbres de partout et de nulle part qui indiquent la marche à suivre. Le royaume des légendes, des contes — que faites-vous de la télévision et de ses feuil-

letons combien plus passionnants? Les pierres, les plantes, les animaux? M. l'abbé Mariétan en a parlé longuement lors d'autres excursions de la Murithienne à Nendaz; il a publié une foule de croyances de Nendaz à ce sujet dans le *Bulletin de la Murithienne*, tome 58 — hélas! ses témoins, qui furent aussi les miens, sont décédés, et si l'on apprend la botanique à l'école, on n'a plus le temps ni surtout le goût d'observer plantes et animaux. Je crains que demain le Nendard, comme le Parisien, ne sache plus guère distinguer les différentes plantes et animaux de sa vallée: tout ce qui pousse le long du chemin ne sera plus qu'une *herbe*, tout ce qui vole ne portera plus que le nom général d'*oiseau*.

C'est là, sur le plan des us et des coutumes, un aspect particulier de l'évolution générale que subit le Valais: il se modernise, il s'ouvre à ce qui vient du dehors; son style de vie y perd non seulement en pittoresque, mais en traits de caractère propres. Or le folkloriste ne s'attache pas uniquement aux choses du passé; il est tout aussi passionnant de noter et d'étudier le passage d'un style de vie à un autre. Comme le botaniste s'intéresse au repeuplement en plantes d'un terrain éboulé, le folkloriste s'intéresse à la naissance des us et coutumes de demain.

A Nendaz, dans cette station touristique naissante, qui sera, à l'avenir, le porteur des coutumes locales, à la place de la jeunesse et des célibataires de jadis? Pour qu'il y ait coutume, il faut une communauté. Des coutumes nouvelles prennent déjà racine dans les sociétés sportives par exemple, où l'on fête aujourd'hui un champion de ski comme on fêtait le détenteur d'une reine et où l'on accueille le Tour de Romandie comme on fêtait jadis la descente des moutons.

29 novembre 1966

EXTREMES DE TEMPERATURE EN VALLEE DU RHONE ET SUR LE LITTORAL LEMANIQUE

par Max Bouët

Résumé. Des mesures de minima et de maxima de température faites à Chippis près de Sierre et à Montreux permettent de comparer l'amplitude diurne aux deux endroits. Dans la vallée, les extrêmes dépassent nettement, tant vers le bas que vers le haut, ceux que l'on note au bord du Léman où se fait sentir l'effet modérateur du lac.